

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 SEPTEMBRE 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXX

(Suite)



Georget enleva son cheval et fonça furieusement sur les deux hommes.

Sur la réponse de leurs amis, Pablo et Juan se répandirent en cris de rage, en malédictions effrayantes.

Ils aperçurent Georget et, subitement calmés, vinrent vers lui avec les marques les plus sincères de respect attristé.

—Que s'est-il passé ? Comment se fait-il que ce ne soit pas vous qui ayez mené votre barque ?

Les deux pêcheurs reprirent leur mimique désordonnée. Ils parlaient tous deux à la fois, mêlaient aux phrases françaises qu'ils connaissaient des phrases portugaises.

Enfin, le père prit la parole. Il raconta à Georget que deux inconnus, deux cavaliers avaient pénétré dans leur maison, s'étaient jetés sur eux à l'improviste et les avaient ligottés avec des cordes.

Après les avoir jetés en travers de leur selle, ils les avaient transportés et abandonnés au milieu d'une forêt.

Pablo avait réussi à user les liens de ses mains en frottant les cordes sur une pierre. Il avait ensuite délivré son fils.

Ils accouraient, furieux et inquiets à la fois.

—Ces misérables ont enlevé Fanchon ! s'écria Jacques avec désespoir.

—Nous la retrouverons, mettons-nous à sa recherche, Jacques.

Georget se tourna vers les pêcheurs :

—Que ceux qui veulent m'aider à retrouver ma sœur et à la venger viennent avec nous. Ils seront récompensés de leurs peines, dit-il.

Dix barques furent prêtes en un instant.

Jacques et Georget s'embarquèrent dans l'une d'elles avec Pablo et Juan.

A un kilomètre du fort ils découvrirent la *Santa-Maria* allant à la dérive...

Personne dans la barque ! La voile était amenée, les avirons manquaient.

—Oh ! mon Dieu ! Un malheur est arrivé ! s'écrièrent Jacques et Georget.

Les pêcheurs les rassurèrent. Un accident en mer était impossible. La barque avait abordé à la côte, les deux hommes avaient enlevé la jeune fille, puis avaient repoussé la barque vers le large. Des indices certains pour les yeux exercés des pêcheurs furent relevés sur les parois du bateau et leur firent deviner la vérité.

—Les ravisseurs ont espéré que nous ne retrouverions plus leurs traces ! Par la Madone, je jure de ne plus jeter mes filets à la mer si je ne les découvre pas !

—Ne vous désolez pas, messieurs ; ayez confiance en moi et en mon fils ! s'écria le vieux Pablo, nous retrouverons Fanchon la Vieilleuse !

—Et les misérables qui, pour l'enlever, nous ont frappés en traitres ! déclara Juan dont les yeux étincelaient.

XXXI

Une lettre timbrée de Rio-Janeiro arriva au château de Beauchamp.

—Une lettre de Jacques ! s'écria Simone.

C'était une lettre de Jacques, en effet.

Il racontait l'enlèvement de Fanchon et les recherches, vaines jusqu'ici, faites pour la retrouver.

Il ne doutait pas d'y réussir. Les noms des coupables, il les devinait. M. de Montaignon et son complice, Gaston de Pervençère.

Renaud et Blanche assistaient à la lecture de cette lettre. Tous deux pâlirent de honte et de douleur.

—Mon frère est un misérable ; Jacques a raison ! fit Renaud d'une voix triste et grave.

—Quel peut être leur but en enlevant cette enfant ? se demanda Blanche presque à haute voix.

Elle regretta ces paroles en remarquant l'air consterné de Mme de Beauchamp et de Simone.

Tous deux connaissaient l'horrible guet-apens tenté par Montaignon contre Fanchon. Sa passion criminelle pour la jeune fille l'aurait-elle poussé à ce nouveau crime ?

Gaston aurait-il accepté d'être le complice de cette abomination ?

Telles étaient les pensées de Mme de Beauchamp et de sa fille.

M. Delort qui, d'abord, atterré par la nouvelle de l'enlèvement de Fanchon, n'avait pas encore prononcé une parole, M. Delort se leva et, parcourant la pièce à grands pas, se répandit en phrases furieuses et désolées ;

—Savez-vous ce que je pense, moi, de ces deux bandits ?... C'est que à bout de ressources, ayant manqué le complot tramé contre la fortune de M. de Pervençère avec le prétendu fils qu'ils avaient inventé, ils ont l'intention de ne rendre Fanchon à son fiancé que contre une rançon !

—Eh bien ! je la paierai, moi, cette rançon, je vendrai tout pour satisfaire la cupidité de ces brigands !... pour revoir cette chère et douce enfant que j'aime comme ma fille !...

La voix du vieillard se brisait.

Il fit un effort pour dominer son émotion et cria d'une voix stridente, en levant les bras :

—Je regrette de ne plus avoir trente ans, de n'être qu'un faible vieillard !... Je provoquerais ces coquins et je les tuerais ! Oui, je les tuerais comme des chiens qu'ils sont ! Des chiens ! Non, des serpents venimeux !

—Est-ce qu'on ne devrait pas avoir le droit d'écraser sous le talon de pareils reptiles !

Le vieillard retomba accablé sur un siège.

L'émotion, la colère, le désespoir anéantissaient ce qui lui restait de force, d'énergie.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Les lèvres tremblantes, il balbutia !

—Ma pauvre Fanchon !

Mais M. Delort ne pouvait se laisser longtemps abattre. Ce vieillard pliait, mais, comme un ressort de pur acier, pour se redresser plus fort et plus confiant.

—Jacques et Georget feront justice de ces coquins !... C'est ce que je demande au bon Dieu à qui je n'ai jamais rien demandé !

Et le vieux médecin sceptique reprenait le dessus :

—Il peut bien m'accorder ça, grogna-t-il.

Quelques jours après, nouvelle lettre d'Amérique.

Celle-ci de Gaston. Renaud reconnut aussitôt l'écriture de la suscription. Elle lui avait d'ailleurs été adressée au Palais des Roies et renvoyée à Beauchamp par les soins d'un domestique.

—Quels mensonges ce malheureux va-t-il encore me conter ! murmura Renaud avec dégoût.